LOUIS MÉNARD 1822–1901

La dernière nuit de Julien

Julien.

Par-dessus tous les dieux du ciel et de la terre,
J’adore ton pouvoir immuable, indompté,
Déesse des vieux jours, morne Fatalité.
Ce pouvoir implacable, aveugle et solitaire,
Écrase mon orgueil et ma force, et je vois
Que l’on décline en vain tes inflexibles lois.
Les peuples adoraient le joug qui les enchaîne,
Rome dormait en paix sur son char triomphal.
Des oracles veillaient sur son sommeil royal.
Maintenant du destin la force souveraine
Brise le sceptre d’or de Rome dans mes mains,
Et Sapor va venger les Francs et les Germains.

J’ai relevé l’autel des dieux de la patrie,
Et j’aperçois déjà le temps qui foule aux pieds
Les vieux temples déserts de mes dieux oubliés.
Au culte du passé j’ai dévoué ma vie,
Bientôt sous sa ruine il va m’ensevelir.
Le passé meurt en moi, victoire à l’avenir !

Le génie de l’Empire.

Ne crains pas l’avenir, toi dont les mains sont pures,
O dernier défenseur d’un culte déserté,
Qui voulus porter seul toutes les flétrissures
Du vieux monde romain, et couvrir ses souillures
Du manteau de ta gloire et de ta pureté !

En vain tes ennemis ont voué ta mémoire
A l'exécration des siècles à venir :
Le glaive est dans tes mains : l'incorruptible histoire
Dira ce qu'il fallut à l'amant de la gloire
De force et de vertu pour ne s'en pas servir.

La fortune rendra blessure pour blessure
A ces peuples nouveaux, aujourd'hui ses élus,
Quand leurs crimes aussi combleront la mesure.
Mais mille ans passeront sans laver ton injure,
Car Némésis est lente à venger les vaincus.

O César ! tu mourras sous une arme romaine.
La tardive justice un jour effacera
Ce surnom d'apostat que te donna la haine :
Mais le monde ébranlé dans sa chute t'entraîne,
Et ton culte proscrit avec toi périra.

Et moi, je te suivrai, car je suis le Génie
De Rome et de l'empire ; unissant leurs efforts,
Tes ennemis, les miens, las de mon agonie,
Veulent voir le dernier soleil de la patrie.
Cédons-leur, le destin le veut, nos dieux sont morts.
III

Maintenant suivez-moi dans les forêts austères,
Sous les arceaux dormants des pâles monastères,
Dans la sainte Allemagne, à la nuit de Noël.
Le vent balaye au loin les nuages du ciel,
Et secoue, en versant sa sauvage harmonie,
Les vieux troncs dépouillés des chênes d'Hercynie,
Et les grands sapins noirs aux rameaux éplorés
Les pâles horizons par la lune éclairés
S'enveloppent d'épais brouillards par intervalles,
Et la neige, chassée au souffle des rafales,
Étend son blanc linceul, froid manteau des hivers,
Sur la plaine, les monts et les grands bois déserts.

C’est là, loin de la vie et loin des bruits du monde,
Sous les abris discrets de la forêt profonde,
Que se cache aux regards l’église où, prosterné,
Le peuple saint s’écrie : « Un enfant nous est né ! »
Ainsi qu’un bois touffu, les frêles colonnades
Inclinent leurs rameaux et croisent leurs arcades ;
Comme autour des vieux troncs, le lierre glisse autour
Des piliers élancés et des flèches à jour,
Et, comme des sapins, les aiguilles gothiques
Dressent dans le ciel gris leurs ombres fantastiques.

Écoutez ! l’orgue saint mêle ses mille voix
Au bruit du vent d’hiver qui gronde dans les bois.
Et les saints dont le front se meurtrit sur les dalles,
Ceux dont le peuple baise à genoux les sandales,
Car leurs pieds bienheureux touchèrent autrefois
Le sol trois fois béni du chemin de la croix ;
Les chérubins de pierre aux figures pensives,
Les anges flamboyants qui jettent des ogives
Un reflet de leur robe aux magiques couleurs
Et des rayons de lune épanouis en fleurs,
Tous chantent à genoux les célestes cantiques,
Et la voûte d’azur pleine d’échos mystiques
Redit l’hymne sans fin de l’univers en chœur,
Et jusqu’au marchepied du trône du Seigneur
Les flèches, s’élançant ainsi qu’une prière,
Portent les mille vœux et l’encens de la terre,
Tous nos soupirs mêlés dans un commun soupir,
Avec le sang du Christ pour les faire accueillir.

Le prêtre.

Pécheurs, courbez vos fronts : pour toutes créatures
La force et la vertu viennent du roi des cieux ;
Nul n’est grand, nul n’est saint, nul n’est pur à ses yeux.
Dieu dans ses anges même a trouvé des souillures,
Et sur le lit du mort, à l’instant solennel,
Le juste ne sait pas s’il a conquis le ciel.

Les enfants.

Petit enfant Jésus rayonnant dans tes langes,
Les humbles, les enfants dont le cœur est sans fiel,
Sont ceux que tu nommas les élus de ton ciel ;
Et nous, tes préférés, les bien-aimés des anges,
Devant l'humble berceau d'un enfant comme nous,
Nous apportons les vœux de ce peuple à genoux.

Les vierges.

Vierge, étoile du ciel qui luis dans le bleu calme,
Notre cœur, pur d'amour humain, dans un couvent,
Ainsi qu'en un tombeau, s'ensevelit vivant ;
Quel terrestre bonheur vaut l'immortelle palme
Que tu nous as promise au ciel, parmi les lis,
A nous qui pour époux avons choisi ton fils ?

Les croisés.

Nous partons, Dieu le veut ! qu'il bénisse nos armes :
Car au delà des mers nous l'allons conquérir,
Cité sainte où pour nous son fils voulut mourir.
Nos mères ont mouillé nos casques de leurs larmes :
Que la mère de Dieu les protège ! Au manoir
Plus d'une doit mourir avant de nous revoir.

Les esclaves.

Seigneur, toi qui promis aux serfs la délivrance,
Prends pitié de nos pleurs ! Nous aurions pu changer
Les fers de l'esclavage en glaive, et nous venger ;
Mais à toi seul, Seigneur, appartient la vengeance.
Seigneur, ton fils est mort pour nous aussi ! Pourquoi
Nos cris sont-ils si longs à monter jusqu'à toi ?
Les anachorètes.

Au désert ! Pour peupler nos nuits de rêves chastes,
Pour élever à Dieu nos désirs épurés,
Le silence éternel des grands cieux sidérés
Et le recueillement des solitudes vastes !
Le siècle est condamné, le monde va finir :
Au désert, Dieu le veut ! Frères, il faut mourir !

Les morts.

Nous attendons le jour prédit par les prophètes
Où la voix de l'archange éveillera les morts.
Seigneur, délivre-nous ! le ver ronge nos corps,
La tempête et l'orage ont passé sur nos têtes,
L'abîme nous dévore, et de la profondeur
De nos tombeaux glacés nous t'implorons, Seigneur.
Chœur.

Les mondes à l'abri de ta toute-puissance
Roulent entrelacés dans un ordre éternel ;
Sur l'humble fleur des champs et sur l'oiseau du ciel
Veille éternellement ta calme Providence :
Et nous, pour qui ton fils est mort, nous tes enfants,
Nous t'implorons en vain depuis plus de mille ans.

Seigneur, nous t'adorons le front dans la poussière ;
Mais, si tu veux compter nos péchés, qui pourra
Soutenir ton regard, et qui te répondra ?
Monte vers lui, parfum de l'âme, humble prière ;
Montez comme l'encens du soir, larmes des cœurs
Qu'abreuve le torrent des célestes douleurs.

Et sous les arceaux noirs des longs piliers gothiques
Les soupirs de la foule et l'encens des cantiques
Montaient, et tout le peuple agenouillé pleurait.
Et l'éclatante voix de l'orgue saint vibrait.
Le prêtre, sous l'azur de la nef constellée,
Élevait des deux mains l'offrande immaculée :
Pourtant Euphorion, devant un noir pilier,
Seul debout, mesurant de son regard altier
La croix resplendissante aux cent clartés des cierges,
Mêlait la voix du doute aux chants d'amour des vierges.
L'église frémissait sous ce blasphème impur,
Et les anges pleuraient dans leurs niches d'azur :

Seigneur, pour tes enfants la justice est bien lente ;
N'avons-nous pas assez souffert, assez pleuré,
Et ne verrons-nous pas, après mille ans d'attente,
Sur la nue éclatante
Ton Christ transfiguré ?

Seigneur, cette sueur de sang qui nous inonde,
N'a-t-elle pas lavé le crime originel ?
N'est-il pas temps enfin que ta voix nous réponde ?
Le calvaire du monde
Sera-t-il éternel ?

Humiliant son front, le sage à la science
A préféré la foi ; pour le cloître et ses pleurs
La vierge a rejeté l'amour rêvé ; l'enfance
T'offre son innocence,
L'esclave ses douleurs.

Quel souffle loin du ciel chasse donc la prière ?
T'endors-tu donc aux chants des séraphins en chœur ?
Meurs-tu, pour racheter les fils d'une autre terre,
Sur un autre calvaire ?
Où donc es-tu, Seigneur ?

Non ! le nouveau calvaire où sa tombe se creuse
N'aura pas de réveil ni de troisième jour ;
Son glas de mort, aux chants de la terre oublieuse,
Dans la nuit pluvieuse
Va sonner sans retour.

Mais ne le pleurons pas, et comptons ses victimes :
Tortures, noirs cachots, gibets, bûchers en feu,
Spectres de mort, fuyez dans les sombres abîmes !
Fallait-il tant de crimes
Pour condamner un Dieu ?

Fantômes de la nuit que chasse la lumière,
Fuyez ! Je règne seul sur les cieux agrandis !
Hommage de la peur, silence, humble prière !
Vous, rois et dieux, arrière,
Retirez-vous, maudits !

L'orgueil fait dans mon sein frissonner chaque fibre :
Tombez, fers du captif ! foi de l'enfance, adieu !
Un cri de délivrance au fond de mon cœur vibre :
Je suis fort, je suis libre,
Je suis roi, je suis dieu !

L'église à ces accents s'ébranle ; la nef sombre
Tremble sur ses piliers, et des oiseaux sans nombre,
Avec les chérubins sculptés aux pendentifs,
S'envolant vers le ciel, poussent des cris plaintifs.
Le contour vacillant de la voûte étoilée,
Comme au miroir d'un lac une image troublée,
Comme un palais magique en un rêve trompeur,
S'efface et fond en vague et bleuâtre vapeur.
Tous les saints des vitraux, tous les anges des voûtes,
Dispersés dans les airs, volent par mille routes,
Et, suivant du regard leur fuite, Euphorion
Entend tomber sur lui leur malédiction :

Sois maudit ! Tu voudrais porter le poids du monde,
Tu voudrais arracher l'image du saint lieu,
Tu voudrais vaincre Dieu !
Sois maudit ! Dans la nuit éternelle et profonde,
Tu fuiras, à travers la vague immensité
Sans cesse ballotté.

Tantôt tu lasseras tes ailes déployées,
Tournoyant à travers l'immensité du ciel
Dans le vide éternel,
Et tantôt tu suivras des routes dépouillées
Pour vaincre, en un combat sans cesse renaissant,
Un adversaire absent.

Tu poursuivras en vain ton long pèlerinage ;
Tes genoux s'useront sans trouver jusqu'au soir
Un abri pour t'asseoir.
Tu vogueras sans but sur des mers sans rivage,
Où nul astre ne brille à travers l'air voilé
Dans le ciel dépeuplé.

Comme sur la montagne, avant sa mort, Moïse
Vit les champs réservés à sa postérité,
Qui n'avait pas douté,
Le fantôme rêvé d'une terre promise
Fascine tes regards ; mais tu ne la verras
Qu'au jour où tu mourras.

Les rayons du matin percent la brume grise ;
A la place où la veille était la grande église,
La foule, sans abri contre les vents d'hiver,
Redemande le toit qui la couvrait hier.
Mais bientôt, dispersés dans la forêt obscure,
Les sages, à travers les champs de la nature,
Vont chercher, pleins d'ardeur, dans des sentiers perdus,
L'arbre de la science et ses fruits défendus.
Les peuples, sous le vent qui déchire les nues,
S'élancent en chantant vers les mers inconnues,
Et l'esclave, brisant ses fers, arme son bras
Pour la Liberté sainte et les derniers combats.